

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 46, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.° 339

Imprimé en los Talleres de El Sol.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 00
Numéro du jour	\$ 0 01	
ancien	0 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres ou années ne sont que sur souscriptions payées d'avance.

La Chambre de Commerce Française

Messieurs les adhérents de la Chambre de Commerce Française, et les commerçants français de Montevideo et de la République Orientale de l'Uruguay, sont priés de vouloir bien communiquer à la Chambre, par écrit, toutes les observations, indications et réclamations, tous les vœux que la pratique et l'expérience peuvent leur suggérer relativement à la législation et réglementations ainsi qu'au tarif des Douanes de la République.

Les communications seront reçues utilement jusqu'au 25 juillet prochain.

Le Président.

N. B.—Les communications peuvent être faites en français ou en espagnol.

Une journée bien remplie.

La journée d'hier a été vraiment bonne, bonne pour la France, bonne pour l'idée démocratique et républicaine, bonne pour la marche en avant vers l'idéal de fraternité qui sera la dernière étape du progrès humain. Partout où il y a des cerveaux éclairés et des cœurs généreux, des hommes qui joignent à la connaissance du passé la prévision de l'avenir et qui veulent que celui-ci soit meilleur que celui-là, on a fêté hier avec éclat, modestement ailleurs, mais partout avec un enthousiasme justifié, l'anniversaire de l'épouse incontestablement glorieuse, et plus incontestablement encore gros de conséquences, que fut de la prise de la Bastille par le peuple de Paris.

C'est en vain que les adversaires de la Révolution et les champions des vieux privilèges monarchiques et théocratiques cherchent à égarer en à dénaturer le caractère ou à atténuer la portée. Cet exploit populaire reste éternel en ses proportions et providentiel en ses résultats. L'abolition des seigneurs et des goupillons est tombée ce jour-là, pour ne jamais se relever, si ce n'est pour retomber plus lourdement encore, avec les moellons maudits de la noire terreur des cachots avaient tenu enfermées tant de victimes—beaucoup innocentes—du «bon plaisir» des rois quand ce n'était pas du «gai caprice» de leurs favorites.

C'est en vain que l'hérédité contemporaine s'efforce, avec M. Franck Brentano par exemple, d'atténuer la légende d'horreur et de nous représenter comme une sorte de Champs-Élysées cette géhenne. Les douleurs accordées à quelques prisonniers, les succulentes tolérances à leur table, les familiarités de celui-ci avec le gouverneur qui lui servait de geôlier, et les privautés de celui-là avec sa femme, ne font pas moins odieuse l'histoire des lettres de cachet ni moins honnête la prison où Voltaire dut expier le crime impardonnable d'avoir dépeint à la Daubry en même temps qu'un Capucien, et Le-maitre de Sacy celui de professer des opinions théologiques réputées hérétiques.

Les résidents français de Montevideo ont prouvé une fois de plus, en cet anniversaire, leur ferme attachement à la France, leur fidélité dévouée aux idées d'émancipation républicaine et de progrès démocratique dont la prise de la Bastille fut le point de départ.

Dans la matinée, pendant qu'un nombre considérable d'entre eux accompagnait au Cimetière Central la dépouille funèbre du regretté Góbelin, un fervent de nos fêtes du 14 Juillet, d'autres non moins nombreux assistaient à l'inauguration solennelle de l'Ecole Maternelle intelligemment placée sous le vocable de Poncey, doublement sympathique aujourd'hui à la colonie française de cette Capitale, par les souvenirs qu'il a laissés à tous un des maîtres les plus estimés de la jeunesse des écoles et par les radieux espoirs qu'il fut comme une auréole autour du docteur qui en garde pieusement l'héritage d'honneur, de labeur et de bienfaisance.

La réception à la Légation de France plus tard, le bal d'enfants donné dans l'après-midi à la «maison française», de la rue Arapey, le grand bal patriotique donné le soir dans le même local ont dignement complété la journée.

Rien ne saurait donner une idée complète de l'animation de la fête des enfants; la plume est impuissante à peindre la grâce exquise des jeunes danseuses et de leurs dames. Nous ne voudrions nommer personne, ne voulant point faire de jaloux, mais comment résister à la tentation d'accorder une mention spéciale à Quico Bruguera ses pas de quatre d'une perfection accomplie avec Chichil Bolondo?

Comment passer sous silence l'élégance suprême du «petit prince blanc» de Colon, éblouissant ses premières polkas avec miss Nicolas radieuse de beauté et dont le sourire dit la bonté et l'esprit? Le moyen, je vous prie, de ne pas consacrer un souvenir à Robert Racine, cavalier accompli qui l'on se disputait littéralement dans la foule des petites coquettes, et sa sœur Hélène, si blonde, si mignonne, si superbe aussi déjà devant les supplications des jeunes beaux dont elle tournait la tête et dont les regards la suivaient désespérés? Et Dédé Sanlés, cordial et gai comme son père?

Et le futur héritier du nom de Malherbe qui débütait dans le monde en ce jour historique? Plaignez, lecteurs, ceux qui n'étaient plus enfants, hélas! n'avaient pas la joie d'être représentés là par un rejeton!

Nous devons un mot de spéciale félicitation à M. Montefusco, l'habile artiste qui avait voulu, en faveur de la Société de Bienfaisance, à qui le net produit de la fête était destiné, prêter son concours désintéressé. Ses ombres chinoises données aux concours des membres de la Commission de réception, ont eu le plus vif succès. Les jeunes spectateurs se sont «tordus», en voyant déjouer Pierrot, éventrer l'«innocent», arracher la dot d'un infortuné, c'est avec délice qu'ils ont applaudi. M. Sanlés à qui l'on dit, croyons nous, l'idée de cette attraction nouvelle a bien mérité des babys et des mamans.

Le bal du soir dont l'éclat était rehaussé par la présence de M. le Ministre de France, en grand uniforme, de M. Gilbert, secrétaire de la Légation, de M. le colonel Pareno, en représentation de M. le Président Provisoire, de M. Barrio, Ministre d'Angleterre, de M. M. les offi-

ciers du Beagle, dont la bonne grâce parfaite et l'exquise courtoisie a fait sur tous la meilleure impression, de divers officiers de l'armée et de la marine uruguayenne.

On a dansé avec le plus joyeux entrain aux accords d'un orchestre pour lequel nous ne pouvons avoir qu'un des diages.

Au buffet, après quelques paroles aimables de M. le ministre de France qui a tenu à remercier lui-même les invités officiels qui avaient bien voulu s'associer aux patriotiques réjouissances de ses compatriotes, notre directeur, au nom de la Commission a remercié son tour tous les concourants qui avaient contribué à l'éclat de la fête, et en particulier la Commission d'Ornement qui avait trouvé pour le grand salon de bal une ornementation vraiment parfaite, puis les Orientaux et les brillants officiers de la marine britannique dont l'animation cordiale semblait protester contre la réputation de légèreté et de froideur hyperboréenne que font parfois à leurs compatriotes des chroniqueurs mal renseignés.

On a dansé, nous assure-t-on, jusqu'à six heures du matin. Vous pensez bien que nous n'ions pas plus la possibilité de constater l'exactitude du renseignement, si doux qu'il soit, au dire du poète, de voir lever l'aurore.

Une somme, belle et bonne journée, favorisée par un temps splendide, et qui laisse à tous un agréable souvenir. On peut tout espérer d'un peuple dont les fils savent ainsi se réjoindre patriotiquement et dont les réjouissances sont sympathiques aux nobles cœurs de toutes les latitudes.

Les «Nationalistes»

Paris, 20 juin 98.

«Combien j'aimerais mieux...», comme dit la romanesque, me confier dans l'étude des questions militaires et coloniales! Mais quel homme, tenant une plume, peut à l'heure actuelle se désintéresser de la politique? J'ai bien été forcé d'en faire un peu, le moins possible, du moins de celle qui divise, avec mes vaillants électeurs de Saint-Denis. Mais c'est la patrie elle-même qui nous convie à protester contre ceux qui menacent de la déchirer. Elle nous montre ces politiciens égoïstes qui ne songent qu'à de petites combinaisons en vue de la conquête du pouvoir, en qui s'enferment dans leurs groupes et sous-groupes comme dans des citadelles, pour se livrer à des guerres intestines, comme les barons du moyen âge. Elle est atteinte en sa majesté par ces vaines agitations de couloirs, par ces petits complots de partis. Tous les hommes de cœur entendent son appel et s'apprêtent à la secourir.

Ce n'est donc pas la triomphe de telle ou telle fraction parlementaire qu'il faut espérer, auquel il faut travailler; on doit avant tout et toujours songer à l'intérêt supérieur de la patrie. Cet intérêt, pour être bien servi, exige beaucoup d'abnégation.

Ils d'en manqueraient pas, nos ancêtres, en cette nuit du 4 août, où ils sacrifièrent leurs privilèges, leurs prérogatives, les restes de leur prééminence passée, sur l'autel de la patrie, élevé au centre de l'Assemblée nationale. Nous n'avons plus de parchemins à brûler; mais il reste dans nos cœurs des passions égoïstes, des préférences de parti, des préjugés à éliminer. Les circonstances sont telles que se sacrifier est nécessaire.

Car il ne s'agit plus de savoir quelle est la supériorité théorique d'un régime sur l'autre, si la monarchie, l'empire réussissent à l'emporter, si la république devra appartenir à telle ou telle fraction.

La France tout entière est mise en danger par la coalition des sans patrie avec les ennemis de toute forme de gouvernement et de toute organisation sociale. La nation est menacée par les internationalistes.

République et chose publique, au sens étymologique des mots, sont des termes tellement synonymes qu'ils viennent à n'en faire plus qu'un. Nous devons donc demander au gouvernement, quelle que soit son origine, de bien administrer cette chose publique, et de la protéger contre ceux qui veulent faire de la politique une chose particulière.

Nous devons exiger des ministres, à quelque groupe qu'ils appartiennent, ralliés, progressistes ou autres, pourvu qu'ils répudent toute influence subversive, un gouvernement organisé non pour le service d'un parti, mais pour celui de tout le pays. Ils doivent leur protection égale à tous les citoyens, à tous les droits, sans en excepter ceux des petits, des humbles, des misérables qui sont les plus sacrés, les plus indispensables de tous, à la condition qu'on ne transforme pas la réclamation légitime des déshérités en haine de classe, et qu'on donne aux pauvres d'autre satisfaction que celle de ruiner les riches!

De même, au gouvernement qui accomplirait sagement et honnêtement sa mission, nous devons tout notre appui et notre concours. Mauvais citoyens, ceux qui, pour prendre sa place, ne travaillent qu'à le gêner et à l'entourer de pièges; mauvais citoyens, ceux qui font de la politique un résidu de traquenards!

S'agit-il d'une réforme proposée? Que chacun la juge suivant sa conscience: qu'on l'examine, et si elle n'est pas estimée utile ou profitable, qu'on en propose une autre! Est-ce une raison pour renverser le gouvernement? Si, de part et d'autre, on a voulu le bien ou le mal, sincèrement et de bonne foi, un simple désaccord est-il un motif suffisant de crise? Qu'importe ces déplorables manœuvres, l'amour-propre et l'ambition illusoires, dans les esprits le sentiment du devoir et de l'intérêt public. Renonçons à ces jalousies mesquines qui font du ministère en place l'ennemi naturel de ceux qui n'en font pas partie. La tâche des gouvernants est assez difficile, assez ingrate, pour n'être pas enviable, mais, au contraire, pour être favorisée par tous les hommes de bonne volonté.

Voilà ce que je voudrais dire à ceux qui s'intitulent nationalistes. Ils ont constitué un groupe distinct dans la nouvelle Chambre. Je ne sais trop pourquoi. En effet, qui n'est pas nationaliste est internationaliste. Et, grâce à Dieu, les sans-patrie forment dans le Parlement une infime minorité.

Mais si cette épithète de nationaliste a un sens, elle signifie un patriotisme supérieur, indépendant de toute considération seconditaire de personnes ou de secte. Ce patriotisme commande d'aider tout gouvernement honnête et sage de ses devoirs; il exclut tout esprit d'opposition quand même, de coalition malaisante, de manœuvres maligènes.

Ainsi donc, en règle générale, sans faillite évidente des ministres, il me semble qu'un nationaliste sincère doit, avant tout, être gouvernamental; ce qui ne l'empêchera pas d'être impitoyable aux défaillances et aux attentats de l'égoïsme.

Qu'un magistrat, du haut d'un siège éminent, couvre des fleurs d'une rhétorique sans nullement l'insulteur du notre armé, le chanteur de la *Diabole*, le marchand de littérature pornographique que le porteur d'un non flétri, officier dans la réserve de notre état-major, nous menace immanquablement d'un chambardement général et de la colère de l'empereur allemand, voilà des faits sur lesquels les nationalistes sont le devoir et droit d'appeler la juste sévérité du gouvernement. C'est leur fonction spéciale, et encore n'est-ce pas celle de tous les bons Français?

Non, le nationalisme ne saurait être l'appellation exclusive d'un groupe, c'est l'expression d'un sentiment qui doit être universel. Être nationaliste, c'est répudier la politique à court terme, la politique égoïste.

C'est séparer la cause nationale de toutes ces intrigues dont le but est de multiplier les crises. C'est pratiquer cette grande politique d'union qui n'exclut comme indignes de participer à la chose commune que les ennemis déclarés de tout ordre social et des institutions faites pour sauvegarder la sécurité et l'honneur de la patrie.

Si les députés qui se sont rassemblés sous ce nom entendent bien leur devoir et leur mission, ils ne représenteront pas un parti; mais, ce qui vaut mieux, les aspirations et les vœux de tous les bons Français, de tous les honnêtes gens. Ils seront les arbitres des partis, n'étant ennemis d'aucun gouvernement respectable. Et lorsqu'ils se seront prononcés contre un ministère, leur vote, émanant d'une détermination, sera décisif.

Quel beau et grand rôle, s'ils savent le comprendre!

General Lambert.

La Convention du Niger

Paris, 19 juin 1898.

Un acte extérieur de grosse importance vient de s'accomplir, tandis qu'un accident de notre politique intérieure accaparait l'attention: L'accord anglo-français se conclut! Rendant les difficultés depuis si longtemps pendantes entre les deux nations, relatives à leur situation respective en Afrique, au moment précis où s'ouvrait chez nous une crise ministérielle.

La crise ministérielle ne représente qu'un simple épisode de notre vie parlementaire, l'accord anglo-français figure en véritable événement dans notre existence nationale; et comme dans la crise on ne saurait voir que cause de tristesse, tandis que dans l'accord apparaît le sujet de confortant, nous comprendrions nos hésitations de bannir cela de nos préoccupations pour les alimenter de ce.

L'arrangement qui vient d'être conclu se définit en deux mots: nos colonies de l'Afrique du Nord, Algérie et Tunisie, vont désormais pouvoir communiquer directement avec nos colonies de l'Afrique du Centre: Sénégal, Fouta-Djalon, Côte d'Ivoire, Soudan et Congo.

L'Angleterre nous contestait le droit de naviguer sur le Niger et se prétendait exclusivement chez elle sur les rives du lac Tchad; aujourd'hui, le libre parcours du Niger nous est ouvert et nous ne nous discutons plus la possession de la rive orientale du lac Tchad.

On prétendait isoler nos conquêtes d'Afrique les unes des autres, de façon à ce que, subsistant au simple état d'enclaves perdues dans les possessions anglaises, elles ne passent se prêter la main et nous permettre de tirer parti de leurs ressources; tout peut se lier maintenant et c'est une immense terrière, sans solutions de continuité, qui s'offre désormais à notre exploitation.

Notre drapeau reste partout où l'avantagé planté nos explorateurs, partout où le sang français a coulé la marque est respectée, consacrant nos droits de propriété; possession conquise est considérée comme définitivement acquise. Il n'y a plus de difficultés à ce sujet, la querelle est éteinte entre l'Angleterre et la France. L'Angleterre renonce enfin à ce principe du tout est à moi qui avait si longtemps dominé sa politique africaine.

Hier, tout paraissait perdu; des bruits sinistres circulaient, nous faisions entrevoir que les boudiers contre nos prétentions transsahariennes; on nous gourmandait de vouloir prendre comme les autres notre part de gâteau africain; on nous prêtait les complications les plus grosses, des conflits sur les terres d'exploration, entre nos pionniers et ceux que le royaume britannique avait lancés sur nos traces pour nous disputer l'avantage des premiers arrivés, conflits au bout desquels semblait devoir surgir une guerre maritime; déjà la presse d'outre-Manche lançait ses excitations et les lords de l'ambassade étaient sommés de presser les arrangements vus d'éternelles que l'on cherchait à faire passer pour inevitables.

Aujourd'hui tout est arrangé, les nerfs sèdent, les bruits de guerre s'éteignent et on n'entend plus qu'une seule note, célébrant l'entente définitive entre des intérêts qui paraissent si divergents.

Comme tout s'arrange, quand on sait se conduire avec droiture et fermeté!

C'est un coin du ciel bleu qui se découvre ainsi, sous la perçée qu'a faite dans les nuages qui nous entouraient la génie de la France, ce génie qui travaille toujours à la grande œuvre de rénovation et de progrès, sans se laisser distraire de sa tâche. C'est la réalité sous l'apparence, le séduisant sous l'enveloppe de frivolité, la politique nationale sous la politique des partis.

Crise ministérielle, Convention du Niger: qui songera à nous plaiser de notre inconstance pour les personnes, quand nous savons si bien nous fixer sur les choses, et les défendre si obstinément, intelligemment, et vaillamment, que même en rivalité avec cette Angleterre de réputation si acharnée, inflexible et absolue, nous l'amenons à s'incliner devant nos droits, à renoncer à ce qu'elle croyait être à elle et que nous revendiquons comme notre propriété!

A. Elbert.

La Patrie

Tous les ans les Alsaciens-Lorrains résidant à Paris donnent un grand banquet le 14 Juillet célébrant ainsi notre fête Nationale. Depuis 1871 c'est au grand poète Elouard Siebecker que revient l'honneur de prendre la parole.

En 1881 il lut à ses amis la belle poésie qu'il avait dédiée à M. Emile Garet, député, et président du Conseil Général des Basses Pyrénées. Nous devons à l'amabilité de notre collaborateur M. Albert Garet de pouvoir offrir à nos lecteurs ces vers inédits.

LA PATRIE

Le petit Franz me dit, l'œil plein de réverie, Comme je le faisais sauter sur mes genoux: «Père, explique-moi donc ce qu'est cette Patrie. «Dont on entend parler à chaque instant chez nous?»

Oh! la Patrie, enfant, c'est d'abord, à ton âge, Peu de chose, vraiment: c'est moi, c'est mon amour.

C'est ta mère, les soeurs, ton aïeul, le village, La maison et la chambre où tu reçois le jour; C'est le grand pré où bas, où Norra se repose, Norra, la vache noire, au bon lait écumeux, Qui barbouille de blanc ton petit museau rose; Et qui, seul, bon sujet, vous fait quitter vos jeux: C'est le droit de courir de faire du tapage, De rentrer, de sortir et de dire: *Chez nous*.

Puis, quand vous êtes las, d'être pris de la rage, D'égayer vos *Loungues* jusque sur mes genoux.

Mais, lorsqu'un peu plus tard, cette tête, si folle, Saura, mon bon chéri, quelque peu se tenir, Alors qu'il apprendra sur les bancs de l'école, Ce qu'on dit nos anciens de temps pour réunir Tous ces morceaux divers qui forment notre France,

Et qu'il fallut gagner pied à pied, brin par brin, Des rivières bretons aux vieux ports de Provence,

Et des monts du Béarn jusqu'aux bords du Rhin. Tu comprendras, devant ce trésor, d'âge en âge Grossi par nos aïeux sans cesse triomphants, Que pour tous la Patrie est le saint héritage Que les pères mortels doivent à leurs enfants.

Un peu plus tard encore, et ce serait ma joie De tomber près de toi dans un des jours vainqueurs—

Puis tard, Franz, la Patrie est un chignon de soie Qui déploie au soleil trois brillants couleurs! C'est le nom du pays, c'est l'honneur de ses armes;

C'est le devoir sacré d'accourir à son rang Sitôt que le clairon lance le cri d'alarme. Et sans songer aux siens, de donner tout son sang.

Pour qu'on puisse ajouter une ligne à l'histoire! C'est le terrain conquis qu'embrasse le drapeau; C'est ce que je ne sais qu'on appelle la Gloire, Et qui fait que la vie est simplement... la Patrie!

Qui vous enfièvre au point que, lorsqu'on roule à terre,

On s'occupe, avant tout, de voir l'ennemi fuir, Et que l'on n'a le temps de penser à son père,

Oh! mon Franz bien aimé, qu'au moment de mourir!

Et plus tard, la Patrie est encore davantage: C'est le droit de choisir librement tes amours; De travailler pour faire, à ton tour, un ménage, Et de construire un vil petit abri pour les jours.

C'est la sécurité de la jeune famille,

C'est la place au soleil pour tous ceux de ton clan,

Le savoir pour ton fils, et l'honneur pour la fille Et le respect aussi pour ta mère au front blanc.

Quand, pour moi, sonnera l'heure grave et sévère,

Et puis de faire ainsi que j'ai fait pour mon frère:

De déposer mon corps près de ceux des aïeux. C'est le droit d'achever les œuvres commencées, Et, par ton seul travail de conquérir ton rang.

Au nom des libertés pièce à pièce amassées Que tant d'hommes pour toi, payèrent de leur sang.

Le petit Franz leva sa figure attendrie Et, fixant sur mes yeux tout son œil profond et

«O père, me dit-il, que c'est beau, la Patrie! Je comprends maintenant qu'on l'aime tant!»

Oui, c'est beau, mon enfant, mais aussi bien

Ce trésor, qui, par tous, doit être défendu, Il suit d'un instant de faiblesse servile, Pour qu'il soit à jamais déshonoré perdu...

Quand tu seras plus grand, j'expliquerai

Il faut garder ces droits, avec un soin jaloux, Et ne jamais remettre aux faibles mains d'un

La formidable poids des intérêts de tous...

Un faux pas... et tout peut s'écrouler pierre à pierre!

Tous les droits sont brisés, les nids anéantis... On perd tout en un jour, jusqu'au morceau de

Où dorment les aïeux, où chantent les petits... Il faut abandonner le lien qui vous vit naitre Voir les meilleurs soldats tomber de toutes

Heureux, quand, pour l'honneur, ne surgit pas

Qui livre à l'ennemi, jusques aux étendards!

Près des petits enfants chanter: Noël Noël! Et qu'en on est réduit, quand leur voix douce et

Demande leur pays, à montrer, l'œil baissé, Un pauvre sapin mort dans un morceau de terre

Le petit Franz, avec un air de brusquerie, Puis il dit à mi-voix: «Aht c'est là la Patrie!... Je grandirai, mon père... et nous irons chez

Elouard Siebecker.

PETITE CHRONIQUE MEDICALE

Turbith de Provence

«Turbith» est un vieux terme de chimie signifiant «qui nettoie» ou «qui brûle». La science médicale qui tire, le plus souvent, ses mots du grec ou du latin, aurait tiré celui-ci de l'indien, à moins que ce ne soit de l'arabe.

Les anciens pharmaciens avaient, dans leurs bocaux, trois sortes de turbith, savoir:

Le turbith minéral, qui est un sel de mercure (nitrate ou sulfate) à la fois caustique et toxique;

Le turbith végétal proprement dit, «convolvulus turpethum» des botanistes, sorte de jesseron qui croît dans l'île de Ceylan et dont la racine a fourni un purgatif paresseux abandonné;

Enfin, le turbith blanc ou globulaire-turbith, «globulurium album» des auteurs.

C'est seulement de ce dernier végétal, sans arbrisseau très commun en Provence, qu'il est appelé «bé-de-passeron» ou «lingo-de-passeron», à cause de ses feuilles épaisses et grasses, glossiformes, que je vais parler aujourd'hui.

En un travail remarquable, publié dans les annales de la Faculté des sciences de Marseille datant de 1891, mon ami le professeur Heckel écrivait ceci: «Les croyances populaires en médecine ne sont souvent que les échos attardés de vieilles doctrines médicales exactes; la confiance dans les globulaires, comme purgatif et comme fébrifuge, a été et reste profondément enracinée au cœur de nos populations provençales. C'est pourquoi j'ai tenté la réhabilitation de ces végétaux».

La science a donné raison à l'empirique. Heckel a décrit minutieusement toutes les espèces de globulaires et, avec l'aide clinique de plusieurs praticiens éminents tels que Poncelet, Ballestre, etc., il a prouvé que la médecine moderne aurait grandement tort de désigner les vertus du globulaire alypum.

Cette globulaire, longtemps confondue avec l'alypum de Dioscoride (euphorbe caustique) fut, pour cette raison considérée comme très dangereuse, d'où le nom significatif de «frutx terribilis» qui lui avait été donné. Cependant, au commencement du dix-huitième siècle, notre grand botaniste Garidel affirma que la globulaire ne méritait pas d'être appelée ainsi, et il cita un médecin de Saint-Chamas, le docteur Piton, qui l'employait couramment avec succès et sans aucun danger.

Il faut arriver à l'année 1781 pour voir se produire une déclaration plus catégorique; la voici relevée dans une lettre de Sumalye, médecin à Trets: «Cet alypum, écrit-il, que nous employons si communément et que nous trouvons sur nos coteaux, est-il la plante redoutable des anciens? Si cela est, les anciens et les modernes n'ont fait que copier en donnant le nom de «terrible» à une plante qui, administrée tous les jours, à la dose d'une once et même au delà comme purgatif, n'a rien de violent, on l'emploie à Trets, à Marignane, à Marseille, à Aix et ailleurs».

Le docteur Ramel, qui exerçait à Aubagne à la même époque, se servait du «bé-de-passeron» et il recommanda l'usage à ses confrères, en une note publiée dans un journal médical.

Nous paysans continuâmes à se purger économiquement, en buvant, le matin à jeun, en trois tasses et à demi-heure d'intervalle, un *lopin* de tisane: vert de globulaire (16 grammes de feuilles en décoction dans 300 grammes d'eau), tandis que nos médecins faisaient toujours fidele sead exotique, lorsque le professeur Heckel eut la bonne idée de passer le remède populaire à son alambic.

Il en retira trois principes actifs bien définis qui sont:

1° La globularine, glycoside amer, non purgatif, essentiellement fébrifuge;

2° La globularine, résine purgeant bien, sans donner de coliques;

3° Le cinnamate de potasse, principe balsamique antispasmodique, analogue à celui du tola et du benjoin, très utile dans les inflammations des muqueuses et plus particulièrement dans la catarrhe de la vessie.

Maintenant que nous connaissons bien la nature des éléments constitutifs du *turbith* de Provence, il nous est facile d'expliquer les succès surprenants de quelques empiriques qui traitaient par cette plante embarras gastriques et fièvres d'accès, maux de reins et rhumatismes.

En félicitant mon ami Heckel d'avoir éclairé ce coin obscur de la médecine populaire, je ne fais que joindre mon humble témoignage de chroniqueur à la haute approbation qui fut donnée par l'académie de médecine, après le rapport élogieux d'un maître parisien, le professeur Bouchard.

Interrogé sur les propriétés du «mont blanc», j'avais franchement déclaré ne pas connaître cette plante. Un spirituel pharmacien veut bien m'apprendre que, à Saint-Maximin, le «mont blanc», c'est le «marrube blanc», et il me conseille en même temps d'écrire à ma tante Thérèse pour qu'elle m'en envoie à cet égard.

Je remerciai mon correspondant de ses bons avis confraternels, tout en le prévenant que je n'écrirai pas à ma tante. Comme elle ne savait pas lire de son vivant, elle ne doit pas l'avoir

appris, depuis plus de vingt ans qu'elle est morte.

Si j'écris à

